

Le froid, c'est comme un serpent

Christophe Genois-Lefrançois

Number 805, November–December 2019

Ce que l'hiver nous dit de nous

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92011ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Genois-Lefrançois, C. (2019). Le froid, c'est comme un serpent. *Relations*, (805), 27–28.

LE FROID, C'EST COMME UN SERPENT

Portraits et brèves réflexions sur l'hiver et l'itinérance.



Jean-François LeBlanc, *Abri de fortune*, guichet automatique, rue Sainte-Catherine, Montréal

Christophe Genoix-Lefrançois

L'auteur est secrétaire de rédaction de *Relations*

En ville, l'hiver est une saison d'intérieur, essentiellement. On y sort peu. Les liens qui nous unissent à l'hiver sont de l'ordre du récit, de la nécessité, de l'esthétisme ou du loisir. On le traverse pour aller d'un espace à un autre, on glisse sur sa neige, on fend sa glace, on le contemple qui soulève le sol de ses vents. Il restreint l'espace, force à éviter son froid, incite à le garder en respect, à l'abri. On demeure ainsi chez soi, et l'hiver des villes s'impose comme une saison de portes closes. Mais, du dedans, que sait-on de celles et de ceux du dehors, de ces corps comme des masses sombres sur fond blanc-bleuté?

Bloc statistique 1. RECENSEMENT

Au Québec, selon les données du gouvernement, 5789 personnes étaient en situation d'itinérance en 2018¹. On en comptait 3149 à Montréal, dont 25 % étaient des femmes – sans prendre en compte celles mises dans la catégorie de l'itinérance invisible (parce qu'elles ont accès à des refuges ponctuels dans des motels, sur un canapé, chez des *Johns*, ou dans un autre ailleurs précaire) et celles issues des communautés LGBT+, qui évitent les dynamiques d'exclusion, de stigmatisation et de violence en latence dans les refuges.

Brève réflexion 1. SERPENT

Dehors, dans le froid, les corps doivent rester actifs, survivants. En état d'itinérance, le mouvement est une histoire de survie. D'une bouche d'aération à l'autre, d'un coup de botte de Garda à l'autre, d'une amende pour «flanâge» à l'autre, sont tracées les histoires de corps en fuite. Il faut alors se mettre en mouvement, se mettre à l'abri parce que «le froid c'est comme un serpent, il arrive soudainement, te transperce le corps et tu ne sais pas si tu survivras²».

Bloc statistique 2. ABRIS

À Montréal, 91 établissements offrent aux personnes itinérantes des services d'hébergement de courte durée, pour le jour ou le soir, selon SOS Itinérance. Le Réseau d'aide aux personnes seules et en itinérance, pour sa part, compte cinq refuges (deux pour hommes, deux pour femmes, un pour femmes et hommes autochtones). Les refuges, qu'on distingue des autres services d'hébergement temporaire, sont des gîtes offerts pour la nuit. Ils comprennent certains services d'accueil, de repas et d'accompagnement. Chaque nuit, 1000 lits seulement sont disponibles pour l'ensemble des personnes en situation d'itinérance à Montréal, dont 100 seulement sont réservés aux femmes. Avant même les grands froids de 2018, en septembre, on refusait le gîte à 2067 femmes à la Maison Marguerite, par manque de ressources.

Brève réflexion 2. HISTOIRE

L'histoire nous apprend qu'il fut un temps où les premiers arrivés d'Europe, sur les terres de l'hiver du Nord, n'auraient pas survécu à leur première neige sans les savoirs des Premiers Peuples. Grâce à eux, ils ont appris à se nourrir, à se soigner et à se déplacer, dans le bois et sur les glaces. Ils ont appris à calmer les déviances anthropophages qu'inspire le froid quand il mord. Ils ont appris à s'habiller, à se loger, à se parer des vents, à séparer la chaleur intérieure de la froideur du dehors. Les Premiers Peuples leur ont appris l'abri, à être des abrités.

Bloc statistique 3. PREMIÈRES NEIGES

Au Québec, les Autochtones (Anishinabegs, Weskarinis, Atikamekw, Cris, Innus, Naskapis, Abénakis, Malécites, Micmacs, Mohawks, Hurons et Inuit), qui composent 1,4% de la population totale, représentent 7,2% de la population itinérante. À Montréal, environ 10% des 3000 personnes sans domicile fixe sont autochtones, alors que ceux-ci ne représentent que 0,6% de la population de la ville. Parmi ces 10%, environ 40% sont des Inuit, résultats du racisme systémique et de la transmission transgénérationnelle des traumatismes historiques qui affectent cette population.

Brève réflexion 3. URGENCES

Certaines choses urgentes: déstigmatisation de l'itinérance; augmentation drastique du financement, des ressources et des effectifs en milieux communautaires (refuges, centres d'hébergement, banques alimentaires et vestimentaires, services de suivis psychologiques); meilleur accès aux structures en soins physiques et sanitaires; établissement de services de médecine traditionnelle et d'un organisme d'accueil des Autochtones en milieu urbain; organisation de groupes de surveillance du rapport entre corps de police et itinérants.

Se révèlent ainsi les tares sociales que seule cette saison, âme des villes du Nord, peut mettre à jour avec tant d'efficacité. En cela, l'hiver québécois est un grand révélateur d'inégalités sociales. Peut-être alors faudrait-il passer plus de temps dehors, avec lui et son froid, pour en saisir les contrastes, et l'urgence qu'ils imposent. 🍷

1. «Dénombrement des personnes en situation d'itinérance au Québec le 24 avril 2018», rapport du ministère de la Santé et des Services sociaux, 2019.
2. «Être itinérant l'hiver, c'est tout ce que vous pouvez imaginer, et encore pire», *Huffpost Québec*, 7 février 2019.

POUR PROLONGER LA RÉFLEXION

Consultez nos suggestions de lectures, de films, de vidéos et de sites Web en lien avec le dossier au www.revuereactions.qc.ca

DEVENIR UNE SAISON

Ouanessa Younsi

L'auteure est écrivaine et psychiatre

J'aimais l'hiver lors des canicules d'été. Je le chérissais de ce désir aiguisé par l'absence, comme éprise d'un homme que je voulais disparu. Je m'asseyais sur le divan du salon, suais à grosses gouttes et plongeais dans des souvenirs de flocons, de glace, de tempête. La vie formait une suite de remémorations enfilées telles des perles sur un collier, et le bijou se brisait, petites billes de mémoire roulant dans la cendre.

Livrée à la chaleur comme à une hyène affamée, je retrouvais le souvenir du chalet que nous avons loué cet hiver-là. Les yeux clos, je revoyais sa structure en bois rond, teint en brun et en rouge. Je revoyais les décorations de Noël, le sapin parsemé de lumières multicolores, le renne en plastique au seuil de la porte et, vers la droite, un écriteau disant *Merry Christmas* en lettres rouges et dorées – décorations qui restèrent en place jusqu'à la fin février. Des pancartes clouées à des arbres donnant sur la chaussée indiquaient *propriété privée, ne pas entrer, les fautifs seront poursuivis au civil*; elles donnaient au chalet l'allure d'une forteresse à protéger d'une impossible intrusion, car la maison – si tant est qu'on puisse appeler ainsi cette cabane en bois – gisait en pleine forêt, sans voisin à des lieues à la ronde; et s'il passait une voiture, nous nous exclamions d'un ton surpris: «du trafic!»

Il avait tant neigé qu'un immense glaçage recouvrait le toit. Je me refusai à dormir à l'étage, de crainte que le toit ne s'effondre et ne tue notre fils. À quelques mètres à l'ouest se trouvait un garage aux teintes délavées où s'empilaient pêle-mêle un vieux tracteur, deux tronçonneuses, une poulie rouillée, une remorque – un fouillis que la neige avait presque englouti.

Nous avons loué ce chalet pour l'hiver, car nous détestions la ville. L'hiver nous y paraissait anachronique: le siècle ne pouvait s'accorder avec la saison. Toute cette glace je la chérissais dans le bois ou au cœur d'une canicule. Par sa texture, son immensité, son caractère inéluctable, elle me rappelait la mort. Or, dans la forêt, point de deuil. La neige tressait un tapis blanc sur lequel les animaux dessinaient des traces que nous suivions comme des enquêteurs, des poètes.